

Zoyâ Pirzâd

Le Goût âpre des kakis

ZULMA - 2009



Mensuel ☎ : 01 53 94 96 01
T.M. : 357 542 L.M. : 1 588 000

LE MONDE diplomatique

NOVEMBRE 2009

Scènes de la vie de couple en Iran

LE GOÛT ÂPRE DES KAKIS
de Zoyâ Pîrzâd

(traduit du farsi [Iran] par Christophe Balay,
Zulma, Paris, 2009, 218 pages, 18 euros)



C'EST le couple oppressé, pris au piège. Le couple comme une pièce étriquée, étouffante. Une pièce dans laquelle les occupants se débattent, se cognent aux murs. Proximité lointaine des deux protagonistes enfermés malgré eux, englués dans la toile des traditions sociales. En cinq nouvelles, Zoyâ Pîrzâd, romancière, traductrice, nouvelliste iranienne, montre les forces qui conduisent hommes et femmes à leur perte, les unions carnivores, les volontés muselées. Marges de manœuvre réduites, chemins de vie imposés, cloisonnés, qui égarent, éloignent au lieu de rapprocher. Alors ce sont des êtres vivant des existences qui ne sont pas les leurs aux côtés d'autres êtres qui leur sont étrangers, résignés ou gesticulants, à la recherche d'eux-mêmes.

Dans *Les Taches*, Leila et Ali s'égratignent dans une union sourde. Lorsque Leila informe Ali qu'elle souhaite se fiancer, il se tache de ketchup. Elle évoque le mariage, il s'étrangle. Ils visitent un appartement, la baignoire est tachée. Leur histoire est ponctuée par ces taches symboliques qui surgissent de toutes parts. Époque où tout bascule, où Leila comprend qu'il lui faut nettoyer maintenant ce qui la perd.

Autre nouvelle : *L'Appartement*. Des couples à nouveau sur le fil. D'abord Mahnaz et Faramarz, enfermés dans leur relation-tradition. La femme travaille, mais l'homme, maniaque, la préfère au foyer, à astiquer le domicile. Mahnaz aimerait partir, divorcer, mais on ne part ni ne divorce. Quand Faramarz évoque l'idée d'avoir un enfant, Mahnaz se rétracte ; un enfant mettrait fin à ses chances de fuite. Faramarz vit « *comme il faut vivre* » mais Mahnaz ne veut pas de cette vie programmée. Les couples de Pîrzâd sont des liquides insolubles réunis artificiellement, un ciment qui ne prend pas et ne prendra jamais.

L'appartement est un lieu de bascule où deux épouses se croisent dans leurs fuites parallèles. Habilement, Pîrzâd passe d'une histoire à l'autre avec toujours, en filigrane, le poids de la famille.

Kaléidoscope, facettes distinctes d'un même objet : le couple. Mais le couple en ses murs, fracassé aux parois de l'Iran d'aujourd'hui, écartelé entre modernité et tradition.

L'Harmonica, la quatrième nouvelle, démarre en instrument de vraie libération. A Téhéran, M. Kamali et Hassan, son jeune employé, se créent des plages d'oxygène en allant à la pêche, en jouant de l'harmonica. Mais cela ne dure pas. Couples prison et vie d'obligations les cernent douloureusement, ne leur laissant que le goût de ce qui aurait pu être, tel ce « *goût âpre des kakis* » mettant en scène une jeune femme et son mari âgé engagés dans l'impasse de la stérilité. Ces kakis, succulents et âpres à la fois, connus pour provoquer une première grossesse mais, au final, inefficaces. Et la vie identique qui promet sans tenir.

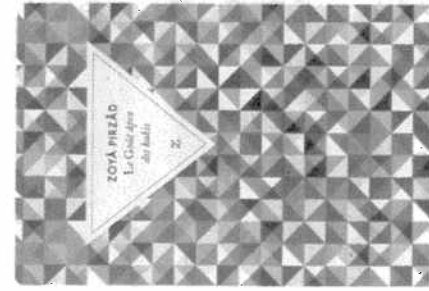
Pîrzâd s'attache à démonter un à un les rouages de la vie quotidienne pour mieux s'en détacher. Faire parler ce qui est muet, dénicher le caché pour forer jusqu'au cœur et ne pas s'en tenir là. De « pas grand-chose » à l'essentiel, ainsi chemine-t-on, jusqu'à cette grande question de la place de l'individu au sein de la famille et de la société.

XAVIER LAPEYROUX.

prix courrier international

ZOYÂ PIRZÂD, LAURÉATE 2009

Jeux de rôle à Téhéran



Avec *Le Goût âpre des kakis* (éd. Zulma), Zoyâ Pirzâd nous fait pénétrer dans l'intimité des foyers iraniens. Et brosse en cinq récits au style épuré le portrait de femmes, avec leurs rêves et leurs frustrations. *Courrier international* a choisi de lui décerner le prix du meilleur livre étranger 2009. Ce prix récompense tous les ans une œuvre traduite en français et témoignant de la condition humaine dans une région du monde. Voici des extraits de la nouvelle *L'Appartement*.

1

[...]

Mahnaz n'avait pas osé dire, même à sa mère, qu'elle avait l'intention de se séparer de Faramarz. Une quinzaine de jours auparavant, dans cette même cuisine, sur cette même chaise où elle posait les pieds, Faramarz s'était assis pour l'entendre dire :

— Promets-moi juste de n'en parler à personne tant que je n'ai pas trouvé d'appartement et que je ne me suis pas organisée.

Il avait poussé la salière au milieu de la table, contre le sucrier :

— Comme tu voudras. Bien que je sois sûr, comme pour le reste, que tu commets encore une erreur. Mais si tu veux savoir, moi aussi je suis fatigué d'avoir à tout t'apprendre indéfiniment.

Mahnaz, un œil sur Faramarz, l'autre sur la tasse de thé qu'elle tenait à la main, s'efforçait de penser à autre chose. Elle se souvint qu'elle avait acheté deux services de ces tasses à thé : un pour elle, l'autre pour l'anniversaire de mariage de sa sœur.

Pendant qu'elle emballait les tasses à thé dans du papier journal avant de les ranger dans leur carton, Faramarz restait debout à la regarder, adossé à la banque de la cuisine.

— J'aurais aimé que tu voies la mine de Mowlai quand il a réalisé que j'étais pressentie pour la direction du service crédit ! J'ai cru qu'il allait en faire une attaque ! Où est le papier cadeau ? Elle alla le chercher dans la chambre.

— Varjavad a promis de m'apprendre tout ce que je ne sais pas. D'après lui, c'est l'affaire de dix jours. Mais pourquoi as-tu sorti les tasses du carton ? Pourquoi défais-tu le papier journal ? — De la façon dont tu les as emballées, elles se seraient sûrement cassées. Mahnaz observa l'habileté avec laquelle les mains de Faramarz emballaient à nouveau les tasses dans le papier journal. Quand il eut fini, il ferma le carton en disant :

— Passe-moi le papier cadeau. Où est le ruban adhésif ? Bien, tu disais ? Que disait Varjavad ? Mahnaz jeta le rouleau sur la banque et sortit de la cuisine.

Faramarz poursuivit :

— Bon ! Tout le monde commet des erreurs. Mon erreur à moi a été de croire que je pouvais te changer.

Mahnaz se souvint alors qu'une des tasses de sa sœur était cassée. Faramarz se leva, se dirigea vers la fenêtre. Il tournait le dos à Mahnaz, les mains dans les poches.

— J'aurais dû épouser une femme qui, au lieu d'imiter les Européennes et de ne penser qu'à son job, à ses promotions et à toutes ces absurdités, s'occupe un peu plus de sa maison.

Mahnaz réfléchissait : "Je lui donnerai une des miennes pour compléter son service." Faramarz se retourna vers Mahnaz, dont l'attention était focalisée sur la tasse à thé. Avec un sourire ironique, il étendit la main pour attraper la serviette de bain posée sur le dos de la chaise.

— C'est évident ! Quand toutes les pensées d'une femme sont accaparées par autre chose que sa maison, les serviettes de bain se retrouvent dans la cuisine, et les ustensiles de cuisine finissent à la salle de bains.

Mahnaz essayait de se contrôler : "Mon Dieu, aide-moi à me taire, à rester calme, à penser à autre chose !" Elle contempla la serviette de bain dans la main de Faramarz. Un ou deux mois plus tôt, elle lui avait dit :

— Votre système d'enregistrement des commandes n'est pas au point. Faramarz avait fait la grimace :

— Vraiment ?

— Je t'assure, tu peux me croire. On avait exactement le même problème chez nous, jusqu'à ce qu'on commence à...

Faramarz avait éclaté de rire. Il avait pincé la joue de Mahnaz.

— La petite spécialiste de l'enregistrement des commandes a-t-elle changé les serviettes de la salle de bains ?

Mahnaz fixait la serviette de bain dans la main de Faramarz qui parlait encore quand elle se leva et quitta la cuisine. Le lendemain matin, elle téléphona au bureau pour demander un congé. Faramarz se donnait un coup de peigne devant la glace de l'entrée.

Zoyâ Pirzâd



Figure de proue de la littérature persane actuelle, elle est née en 1952 à Abadan, dans le sud-ouest de l'Iran, d'un père russe et d'une mère arménienne, et vit aujourd'hui entre l'Iran et l'Arménie. Elle débute sa carrière d'écrivain après la révolution de 1979. En 1990, elle publie son premier recueil de nouvelles, *Comme tous les après-midi*. Suivent un deuxième

recueil, *Le Goût âpre des kakis* (1997, 2009 pour la traduction française), puis un premier roman, *Un jour avant Pâques*. Ces trois livres ont été réédités en 2002 en Iran en un seul volume intitulé *Se ketab* (Trois livres). Ses deux romans suivants la consacrent comme un auteur majeur : *Cheragh-ha ra man khamush mikozam* (C'est moi qui étouffe les lumières), paru en 2001, obtient quatre récompenses en Iran, dont celle du meilleur livre de l'année, et *On s'y fera* (2004) reste l'un des grands succès de librairie de ces dernières années. Tous ses livres sont publiés en français chez Zulma, à l'exception de *C'est moi qui étouffe les lumières*, qui paraîtra en 2011.

— Pour t'occuper de ta maison, tu n'as pas pris un seul jour de congé. Alors, pourquoi maintenant ?...

Mahnaz alla s'enfermer dans la salle de bains. Elle s'assit à même le sol. "Comme j'ai bien fait de ne pas lâcher mon boulot ! Et de ne pas faire d'enfant. Si papa ne m'avait pas légué cet argent..." Quand elle entendit se refermer la porte de l'appartement, elle se leva pour se passer un peu d'eau sur le visage avant de sortir de la salle de bains. La veille, elle avait relevé dans les pages pratiques du journal les adresses et les numéros de téléphone d'une vingtaine d'agences immobilières.

Elle leva sa tasse et porta un toast :

— A moi et à mon bel appartement !

Elle but une dernière gorgée de thé froid. Le petit appartement qu'elle avait visité ce matin-là, du côté de la place Vanak, était le plus mignon de tous ceux qu'elle avait vus en deux semaines de recherches : un deux-pièces ensoleillé dans une rue calme et ombragée. Elle sourit en pensant au saule pleureur face à la fenêtre de la chambre.

2

Simine s'arrêta devant la fenêtre pour admirer le saule pleureur. Elle caressa une de ses branches. "Je vais te regretter." Elle se mit à pleurer. Elle ferma la fenêtre, tira le rideau, sortit de la chambre. Sur le chemin de la cuisine, elle redressa le tableau au mur du couloir. La cuisine était exigüe mais lumineuse.

Au bas des rideaux blancs, Simine avait cousu un patchwork de pommes, de pastèques et d'oranges.

Elle prit un petit verre à thé au-dessus de l'évier, dans le vaisselier décoré de photos de divers plats. Elle retira le napperon qui recouvrait la théière, versa un peu de thé dans le verre et alla le remplir d'eau bouillante au samovar. Le napperon était brodé avec les lettres M et S. Elle alla s'asseoir à la petite table pour deux. "Comment est-ce arrivé ?" songea-t-elle.

Trois jours plus tôt, ils étaient assis à la même place. Dès que Simine avait commencé ses récriminations, Madjid avait jeté son *Time Magazine* sur la table :

— Tu as parfaitement raison. Ça m'est égal. Je n'ai ni le temps d'admirer tes broderies et ton tricot, ni la patience de t'amener des fleurs chaque jour, de te féliciter pour ta cuisine et tes talents de maîtresse de maison, ou encore de te réciter des poèmes d'amour. Pour moi, cela ne fait aucune différence de dormir dans des draps propres et repassés ou par terre sur un matelas sans draps !

Il reprit son magazine. Simine, qui avait éclaté en sanglots au milieu de son discours, s'essuya les yeux en pensant à la série télévisée de la veille. Quand la femme avait dit "Alors il vaut mieux que je demande le divorce", l'homme avait accusé le coup. Simine ne se souvenait pas du motif. Madjid referma le magazine qu'il posa sur la table. Puis il se tourna vers Simine :

— C'est encore toi qui as raison ! Je suis tout à fait d'accord ! Cependant, je te prie de ne rien dire à personne tant que nous n'avons pas été chez le notaire et que tout n'est pas définitif. Je n'ai aucune envie de supporter les jérémiades de nos mères respectives.

Il se leva, sortit de la cuisine, prit sa veste dans l'entrée.

— Demain, je mettrai une annonce dans le journal pour la vente de l'appartement.

Quand Madjid fut sorti, Simine observa quelques instants la couverture de *Time* où l'on voyait la photo d'une famille en noir et blanc : un nouveau-né dans les bras de sa mère et le grand frère tenant son père d'une main, de l'autre son ours en peluche. Sur le sol jonché de gravats et de briques étaient posées deux valises ; en arrière-plan, un immeuble détruit. La légende de la photo disait : "Berlin, 1945." Simine s'effondra sur la table de la cuisine en pleurant.

Elle regarda le verre de thé encore plein. Elle le porta à ses lèvres en faisant la grimace. Elle se leva, prit la théière sur le samovar, la vida dans le petit égoûtoir, la passa sous le robinet et prépara un nouveau thé. Elle alla se rasseoir. "Comment est-ce arrivé ? Jusqu'à la semaine dernière, tout allait bien. Le jour où il s'est brusquement mis en colère, je n'avais rien dit. Je lui avais juste demandé pourquoi depuis quelques jours il ne rentrait pas déjeuner. J'étais inquiète de le voir manger à l'extérieur, au risque qu'il tombe malade. Qui lui a mis dans la tête cette histoire de broderie et de poèmes d'amour pour qu'il m'agresse comme ça ?" Les phrases de Madjid lui revinrent en mémoire et elle se remit à pleurer.

Elle se leva pour attraper la boîte de Kleenex sur le réfrigérateur. Elle y aperçut le cadeau tout emballé.

"Mariam a bien de la chance ! Elle était en superforme hier quand je lui

ai parlé. Ça fait une semaine à peine qu'elle a accouché et déjà elle ne jure que par son fils. Au téléphone, son mari ne se tenait plus de joie." Elle prit le cadeau sur le réfrigérateur et le regarda un moment. "Pourvu que personne d'autre ne lui ait déjà offert un chauffe-biberon !" Elle posa le paquet sur la table, s'assit sur une chaise et songea, une main sous le menton, "Ah, si j'avais un enfant ! Avec un enfant, les choses n'auraient certainement pas tourné ainsi !" Elle s'essuya les yeux avec un Kleenex. "Mariam et son mari ne se connaissaient pas mais ils étaient promis au bonheur, tandis que Madjid et moi qui..."

3

— Excusez-moi de vous passer devant, dit Simine, voici la salle de bains. — Vous permettez ? dit Mahnaz au jeune employé de l'agence qui avait passé la tête dans la salle de bains et bouchait le passage. "On dirait que c'est lui l'acheteur !" pensa-t-elle. Il s'effaça.

— Je vous avais bien dit que le sanitaire était européen.

Mahnaz admira les murs de la salle de bains garnis d'étagères métalliques peintes en blanc, chacune réservée à un objet particulier : savons de couleur, roses séchées dans de petits vases en porcelaine, serviettes de bain surpliquées de satin, rangées par couleurs. "Si Faramarz voyait ça, il ne se tiendrait plus de joie !"

Sur l'abattant des toilettes était posée une grande poupée avec des cheveux blond doré, vêtue de tulle.

— Félicitations pour votre goût ! dit l'employé de l'agence.

Simine rougit tout en se souvenant de la rogne de Madjid quand il avait vu la poupée. Cette poupée qui portait un pendentif en or lui avait été donnée l'année précédente en cadeau de nouvel an par la mère de Madjid, qui avait ajouté en riant :

— Si Dieu le veut, l'an prochain tu en prendras une vraie dans tes bras ! Mahnaz réfléchissait : "Combien de fois par jour doit-elle la déplacer ? Si j'enlève les étagères, on verra la trace des trous dans les carreaux."

Simine lui montra la cuisine. Elle ouvrait les placards les uns après les autres, tous les tiroirs.

L'employé de l'agence mettait son nez partout en s'exaltant chaque fois.

— Ne vous donnez pas tant de peine, répéta Mahnaz à plusieurs reprises. "Dommage que ce ne soit pas toi que Faramarz ait vue dans l'ascenseur !"

— Quelle peine ? répondit Simine. De toute façon, il faut bien que vous voyiez tout. Voici la poubelle ! dit-elle au jeune employé de l'agence. Je la range sous l'évier pour qu'on ne la voie pas.

Le sac-poubelle était placé dans une corbeille en osier entourée de ruban jaune de haut en bas.

— Je fais visiter une vingtaine d'appartements par jour, je n'en ai jamais vu d'aussi propre et d'aussi bon goût que le vôtre.

Simine baissa la tête. Elle se dit : "Certains pensent comme toi, d'autres comme Madjid !" De son côté, Mahnaz réfléchissait : "Combien d'heures passe-t-elle chaque jour à entretenir ces quelques mètres carrés ? Pourquoi rougit-elle tout le temps ?"

Dans la chambre à coucher, Simine ouvrit les portes des placards et fit remarquer les rayons à chaussures ainsi que les casiers pour les valises.

L'employé regardait, les mains croisées derrière le dos. Mahnaz se rapprocha de la fenêtre, écarta le rideau. "Quel beau saule pleureur !" songea-t-elle.

Elle se retourna pour jeter un regard circulaire. "Sans tous ces meubles, ce n'est pas si petit !" L'employé et Simine lui tournaient le dos. Ils étaient encore en train d'inspecter l'intérieur des placards.

Mahnaz sortit de la chambre, longea le couloir et entra dans le salon.

"Comme il est lumineux ! Pas de vis-à-vis. Et si je supprimais les rideaux ?"

L'idée de ne pas avoir à ôter les rideaux tous les mois pour les laver avant de les poser à nouveau l'enchantait. Elle se souvint du dernier jour de l'an.

Elle avait eu beau supplier Faramarz en lui expliquant qu'elle les avait lavés deux mois plus tôt, il n'avait pas voulu céder.

"Premièrement, deux mois c'est beaucoup pour des voilages. Deuxièmement, le nettoyage de printemps est une tradition. Et une excellente tradition. Au jour de l'an, quand on pense à la maison bien propre, on éprouve un sentiment de bien-être." Mahnaz passa la main sur les rideaux brodés. Au dernier nouvel an, [...] elle se demandait comment éliminer le chef comptable qui ne cessait de lui mettre des bâtons dans les roues.

Elle admira la propreté des vitres. "Au fond, c'est peut-être Faramarz qui a raison. Je n'ai pas su m'occuper de ma maison."

Simine et l'employé de l'agence entrèrent dans le salon. ▲

▲ — Ça ne s'est pas encore présenté, dit l'employé de l'agence, mais si j'ai cette chance, il faut que je vous amène ma femme pour qu'elle prenne des cours de bon goût et de ménage.

Simine passa par toutes les couleurs.

— Vous êtes trop aimable.

Apercevant Mahnaz, elle fut un peu embarrassée.

— Restez donc, je vous apporte du thé.

— Je vous en prie, ne vous donnez pas cette peine, dit Mahnaz en se tournant vers l'employé de l'agence.

— Avec quel notaire travaillez-vous d'habitude ?

— Je viens juste de le faire, insista Simine, cela ne me cause aucune peine. Attendez un instant.

L'employé de l'agence s'assit dans un fauteuil, imité par Mahnaz. "Un modèle de femme, dirait Faramarz", pensa-t-elle en se tournant vers l'employé pour lui demander quel était le montant de ses honoraires.

— Quand votre mari viendra-t-il visiter ? lui demanda-t-il pendant que Simine arrivait avec son plateau de thé et une coupelle contenant des *nan-e nokhodchi**.

— En général, je suis chez moi. Votre mari peut venir quand il veut.

Mahnaz leva la tête.

— Mon mari est aux Etats-Unis. Je le rejoindrai dès que nous aurons l'autorisation de séjour. En attendant, nous avons pensé acheter quelque chose de moins grand.

Elle prit un petit verre et une soucoupe sur le plateau. Le verre tinta dans la soucoupe. L'employé de l'agence prit deux *nan-e nokhodchi* qu'il se fourra dans la bouche.

— Vous n'avez pas d'enfants ? demanda Simine.

— Non ! répondit Mahnaz en riant.

"Elle rit jaune, se dit Simine. La pauvre espère sans doute comme moi avoir un enfant."

"Pourquoi pose-t-elle toutes ces questions ?" se demandait Mahnaz.

— Ces *nan-e nokhodchi* sont succulents ! dit l'employé de l'agence.

Simine piqua un fard.

— Je les ai faits moi-même, dit-elle en se tournant vers Mahnaz, qui reprit un sourire.

"Elle a de la chance, songea Simine. Elle pense sûrement à son mari, à l'Amérique où elle va le rejoindre et où ils auront des enfants..." Elle était sur le point de pleurer. Elle repassa la coupelle des *nan-e nokhodchi*. L'employé de l'agence en prit encore deux. Fit d'autres compliments. Simine

rougit à nouveau. "Elle a de la chance ! se dit Mahnaz. Elle fait elle-même ses *nan-e nokhodchi*, range ses serviettes par couleurs, enrubanne ses corbeilles, prépare une foule de plats différents pour son mari."

Elle se leva.
— Permettez-moi de me retirer. J'ai été enchantée de faire votre connaissance.

Puis elle se tourna vers l'employé de l'agence :

— Alors, c'est vous qui me faites signe.

L'employé avala une dernière gorgée de thé et bondit de son siège.

— C'est vous qui viendrez signer l'acte de vente ?

Mahnaz prit son sac.

— Cela pose un problème ?

Quelques stylos et feuilles de papier pliées glissèrent de son sac ouvert sur le fauteuil.

— Non, pas du tout ! répondit l'employé. Excusez-moi de vous avoir posé cette question.

En regardant Mahnaz replacer ses stylos et ses papiers dans son sac avant de tirer la fermeture Eclair, Simine pensa : "Quelle femme efficace ! Son mari est absent. Elle trouve seule l'appartement, va chez le notaire ! Elle fera sans doute elle-même le déménagement." Elle se souvenait du jour où elle avait apporté son trousseau chez elle. Il avait fallu qu'ils s'y mettent tous : sa sœur, la mère de Madjid, Naneh et agha Morad. Elle-même s'était contentée d'aller de l'un à l'autre toute la journée, de préparer le thé et le sirop pour les déménageurs. Le soir, elle avait pleuré toutes les larmes de son corps pour un saladier en cristal qui s'était ébréché.

Mahnaz attendit que Simine eût donné le numéro de téléphone professionnel de Madjid à l'employé de l'agence. Elle la regardait en pensant à Faramarz. S'il avait été là, il lui aurait certainement chuchoté à l'oreille : "Prends-en de la graine ! Voilà ce qu'on appelle une femme !" Elle songeait : "Pendant toutes ces années, je n'ai pas été capable de lui faire un seul gâteau." En prenant congé, elle demanda à Simine :

— Pourquoi voulez-vous donc quitter un appartement aussi mignon ? Vous êtes sûrement à la recherche de quelque chose de plus grand ?

Simine eut un sourire forcé. En refermant la porte sur Mahnaz et l'employé de l'agence, elle se souvint de la maison familiale, qui était tellement plus grande que cet appartement.

Cette nuit-là, Simine ne put fermer l'œil. Elle pleura son saule, derrière la fenêtre.

Cette nuit-là, assise dans le salon, sur son canapé à trois places, Mahnaz rêva du saule pleureur, derrière la fenêtre, avant de succomber au sommeil.

* *Painserie (petit four) à base de farine de pois chiches.*

VU D'IRAN Hommes, femmes, rendez-vous manqués

Zoyâ Pîrzâd poursuit son exploration des relations de couple. Mais, cette fois, les femmes ne se résignent plus à leur destin, note le critique de la revue littéraire Sokhan, à propos du Goût âpre des kakis.

Le Goût âpre des kakis, deuxième recueil de nouvelles de Zoyâ Pîrzâd, s'inscrit dans la continuité du premier. Comme tous les *après-midi*, Zoyâ Pîrzâd fait à nouveau la preuve de l'attention minutieuse qu'elle porte aux détails de la vie de ses personnages. A travers un court récit qui ne relate qu'un fragment de leur vie, on parvient à percevoir leurs traits de caractère et l'intégralité de leur existence.

Les cinq histoires de ce recueil sont beaucoup plus longues que celles de *Comme tous les après-midi*. Zoyâ Pîrzâd décrit dans chacune d'elles un pan de la vie de citadins, hommes et femmes, qui lui sont contemporains. Dans son précédent recueil, les femmes étaient

prises au piège de la routine du quotidien, mais globalement satisfaites du sens de leur vie. Ici, elles se retrouvent en proie à l'insatisfaction et à l'incompréhension, dans une existence livrée aux quatre murs de leur maison. Ces femmes, issues de la classe moyenne, ont plus d'emprise sur leur destin que celles de la génération qui les a précédées. Pourtant, on les sent comme distancées par rapport à leur vie : font-elles vraiment partie de l'histoire dont elles sont les héroïnes ? Un rien, un petit incident suffit à faire voler en éclats une existence bien rangée. Dans la nouvelle *Les Taches*, l'incompréhension mutuelle et le manque d'amour sont une tache qui existe depuis le début de la vie com-



▲ L'édition originale du Goût âpre des kakis.

mune de Leïla et d'Ali.

Bien qu'ils soient fiancés,

Ali ne veut pas se marier,

et il faut l'insistance de

la mère de Leïla pour

qu'ils commencent à pré-

parer leur mariage. La

tache née de ce pro-

blème va se multiplier à

l'infini dans la vie de

Leïla. Enlever les taches

sur les vêtements de-

vient une obsession chez

elle, au point qu'elle de-

viendra experte en la

matière et renommée pour ce talent.

Mais la tache originelle de sa vie s'in-

cruste dans son quotidien. Après

chaque dispute du couple, l'écrivaine

établit un parallèle avec deux chiens

errants qui apparaissent comme le

miroir grossissant du manque d'ave-

nir d'Ali et de Leïla. Un procédé ana-

logique que l'auteure utilise aussi

dans d'autres histoires.

Dans *L'Appartement*, c'est un saule pleureur qui est le reflet des héroïnes. Celles-ci, insatisfaites de leur vie, contemplant l'arbre lorsqu'elles veulent trouver un peu de réconfort. Le récit est structuré en trois parties : l'incompréhension entre hommes et femmes est illustrée dans deux histoires différentes, qui se recourent finalement pour montrer la faillite de deux vies.

Les femmes et les hommes mis en scène par Zoyâ Pîrzâd se trouvent à une étape de leur vie sociale où c'est à eux de décider de leur avenir, indépendamment de leurs familles. Les épouses sont généralement en conflit avec leur mari. Dans *Comme tous les après-midi*, les femmes prenaient leur parti des travers de leur époux et ne se plaignaient plus. Ici, en revanche, elles se retrouvent dans des impasses dont elles ne peuvent s'accommoder.

Hassan Mahmoudi,
Sokhan (extraits), Téhéran

LE MATRICULE DES ANGES

Mensuel - Juillet-Août 2009

LE GOÛT ÂPRE DES KAKIS DE ZOYÀ PIRZAD

Traduit du persan (Iran) par Christophe Balaïj, Zulma,
220 pages. 18 €

Les nouvelles rassemblées ici pourraient s'intituler **Couples/ Intérieur jour**. Zoyâ Pirzâd travaille son texte comme d'autres un scénario, et très vite cette écriture précise et économe sait imposer son rythme, du champ-contrechamp. Une écriture du fragment, qui avance par à-coups, au rythme parfois métronomique, à l'image de ces femmes qui tous les jours effectuent les mêmes gestes de nettoyage. « Elle sortit de sa chambre, rapporta le verre vide à la cuisine (...). Elle essuya le bord de l'évier qui n'était pas vraiment mouillé. Passa le torchon sur la banque, s'arrêtant au samovar. » De nouvelle en nouvelle surgit l'histoire d'un couple, avec des personnages différents, mais dont la rupture est imminente. Dans « Tâche », Leila traque la moindre souillure, devient experte en produits détergents, tandis qu'Ali son époux la trompe. « L'Appartement » s'ouvre sur Mahnaz incapable de satisfaire les maniaqueries d'un époux qui passe son doigt sur les tables dès qu'elle a le dos tourné, qui exige que, dans son placard, les chemises blanches soient séparées des chemises de couleur.

Ce mince prétexte, celui de la séparation, l'écrivain le déstructure, et le renouvelle systématiquement grâce à un méticuleux travail de mise en scène. Elle éclate littéralement le huis clos, le récit circulant de la cuisine, au salon, à la salle de bains. Une approche qui isole ces femmes poursuivant dans le geste itératif du récurage, du nettoyage, une tradition qui circonscrit l'existence à la maison. Simine, elle, s'est préparée pendant cinq ans au mariage avec son cousin Madjid, qui rentre d'Amérique. Elle a cousu, brodé draps et napperons, elle a appris à confectionner les *nan-e no-khodtchis* à la main. Mais Madjid revient d'un autre monde, où la femme a pris une autre place. Si les deux dernières nouvelles reprennent un processus narratif plus fluide et moins instantané, elles conservent ce goût pour le détail, pour le geste, pour l'objet : verre à thé entouré d'un fil d'or que l'on tient, broderie que l'on contemple, feuille qui tourne au creux de la main. L'image d'un Iran écartelé entre tradition et modernité, dans lequel le regard et la pensée se perdent.



© F. Galliarde

Virginie Mailles Viard



Hebdomadaire – vendredi 17 juillet 2009



RATTRAPAGE

L'IRAN À CŒUR

Vite, découvrez cette cousine iranienne de Raymond Carver. Dans « Le Goût âpre des kakis », on savoure l'élégance et la grâce cristalline de l'écriture

de Zoyâ Pirzâd. Ces cinq nouvelles nous entraînent au cœur des relations entre hommes et femmes, dans cette alchimie secrète des couples. Sans caricature. Sans tragédie non plus. L'auteure n'instruit jamais à charge ou à décharge, elle observe les plis et les replis de la vie. Mahnaz fait le grand pas en louant un appartement, se libérant ainsi de la tutelle d'un époux qui lui reproche de faire carrière. Par amour, Taraneh apprend à rester zen chaque fois que Morad lui fait faux bond. En mariant avec malice légèreté et gravité, humour et intelligence du cœur, Zoyâ Pirzâd témoigne en filigrane de l'émancipation des femmes en Iran.

ISABELLE VRAMIAN

■ « Le Goût âpre des kakis », de Zoyâ Pirzâd, traduit du persan par Christophe Balaÿ (Zulma, 212 p.).

la Croix

Quotidien - Jeudi 9 juillet 2009

Des tableaux vifs et lumineux venus d'Iran

La vie amoureuse, l'attente, la famille..., petits détails quotidiens capturés à Téhéran par une plume simple, belle et efficace

LE GOÛT ÂPRE DES KAKIS

de Zoyâ Pirzâd

Traduit du persan par Christophe Balay, Zulma, 216 p., 18 €

Des nouvelles nées de la pointe ultra fine d'un pinceau soyeux; des tableaux qui s'animent au fil d'une intrigue qui en est à peine une: les récits de Zoyâ Pirzâd semblent saisir au vol la vie dans ce qu'elle a de

plus banal et de plus insaisissable. Telle une femme au balcon qui s'empare d'un passant pour lui inventer, à partir de quelques indices, un avenir et un passé. L'art d'un écrivain qui observe avant d'écrire. Ce recueil de cinq nouvelles publiées en Iran en 1997 est le troisième ouvrage paru en France (après *Comme tous les après-midi* et *Un jour avant Pâques* chez Zulma) de cette importante auteure iranienne. Dénominateur commun de ces récits: la vie de couple, les rapports amoureux, les attentes déçues, la nostalgie du temps qui fuit...

Rien de grandiloquent dans ces histoires de tous les jours dites avec une économie de mots délibérée: «*Je raie tous les adjectifs et j'épure, j'épure... le plus possi-*

ble», confie l'auteure, perfectionniste. La simplicité comme gage d'efficacité. Faire percevoir les imperceptibles mouvements de l'âme qui conduisent une femme déçue à s'éloigner de son époux est aussi fort que de rapprocher les effets de battements d'ailes d'un papillon de ceux de la tectonique des plaques. C'est l'écriture subtile et directe, sans commentaire ni digression, de Zoyâ Pirzâd.

«*Je raie tous les adjectifs et j'épure, j'épure...*»

Il ne manque pas d'humour à ces scènes pleines de vie, souvent construites sur des dialogues incisifs, tableaux qu'on imagine réalistes de la vie quotidienne

des Iraniens d'aujourd'hui: la difficulté de se loger, les liens familiaux, la vie à Téhéran... L'autonomie de la femme – et son versant négatif: sa dépendance à l'homme et à son argent – reste cependant le motif le plus apparent. Une femme souvent active, partagée entre le doute et la prise d'initiatives, entre le soin d'un foyer et le rêve de s'en émanciper. Une femme toujours pleine de ressources... Mais le beau récit d'une amitié entre deux hommes qui tiennent ensemble un restaurant, «*L'Harmonica*» achève de prouver, s'il était besoin, que l'écriture humaniste de Zoyâ Pirzâd exprime avant tout une tendresse profonde pour les gens de son pays.

GENEVIÈVE WELCOMME

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Hebdomadaire - Mercredi 8 juillet 2009

Lettrés ou pas Lettrés

Mal-être persan

Dans "Le goût âpre des kakis" (Zulma), la nouvelliste Zoyâ Pirzâd donne à sentir l'amertume de couples mal assortis et la douleur des femmes.

C'EST un art subtil, digne de la miniature persane, peut-être : une succession de scènes très brèves, prélevées tant dans le présent que dans le passé, sans indication de dates; et peintes en peu de mots, en phrases toutes simples, avec un art consommé du détail évocateur récurrent : ces corbeaux vus sur une antenne, ou bien ce « saule pleureur face à la fenêtre de la chambre ». Au fil de ces cinq nouvelles composées de brefs tableaux, le narrateur, ou plutôt une narratrice le plus souvent, se remémore comment sa vie et singulièrement son couple en sont arrivés là.

Ecrivain iranienne d'origine arménienne par sa mère, et russe par son père, Zoyâ Pirzâd (née en 1952) est une conteuse laconique qui excelle dans la chronique douloureusement ordinaire de mariages malheureux, de séparations inéluctables, de vies qui dérivent vers la solitude. Le couple est-il toujours un naufrage? Par petites touches, à coups de dialogues elliptiques, qui sont comme autant de coups de canif dans le contrat, elle raconte ainsi le divorce entre tradition et modernité spécifique à la société iranienne aussi bien que l'universelle divergence entre femmes et hommes.



Dans la nouvelle intitulée « Les taches », elle décrit le sort d'une femme bourgeoise dont la famille a précipité le mariage avec un mari peu pressé, et qui fait une fixation révélatrice sur les taches et l'art de les faire disparaître... « L'appartement » dessine les destins croisés d'une femme émancipée que son mari maniaque de l'hygiène voudrait confiner aux tâches domestiques, tandis qu'une autre, excellent dans les arts ménagers, se voit inversement délaissée par un mari revenu des États-Unis... Résultat : deux séparations. Il y a aussi le discret célibataire Hassan, témoin, dans le restaurant où il tra-

vaille, de la résurrection de son patron et ami par la grâce de sa nouvelle épouse, qui cause ensuite son déclin moral... Lors de sa séance de pêche hebdomadaire, Hassan a gardé l'habitude enfantine de parler à ses doigts de pied comme s'ils incarnaient ses proches, dont la petite Zari qu'il n'avait pas su à l'époque cueillir au vol.

Ce recueil au ton désenchanté, qui rumine une mélancolie nostalgique, culmine dans la dernière nouvelle, la plus aboutie, qui lui donne son titre. La riche veuve d'un prince, sans enfants, vit seule, cloîtrée dans sa vaste demeure de Téhéran, âgée dans le passé immobile, confinée dans le

culte quasi amoureux de la mémoire de son père – « que sa tombe soit bénie! » –, qui a planté dans le jardin un plaqueminier, un arbre à kakis. Jusqu'à ce qu'elle finisse par prendre un jeune locataire, dont la fiancée, hostile, lâche : « Je n'aime pas le kaki, c'est un fruit âpre. » D'une phrase, une vie entière paraît condamnée.

Dans ces nouvelles écrites en direct de l'intérieur des foyers iraniens, l'écho du monde ou de la révolution des mollahs ne parvient qu'assourdi. Ainsi ce pèlerinage entre vieilles amies sur la tombe d'un saint imam : seul digne prétexte de voyage permis à deux dames âgées. Ou encore ce tchador noir où s'enroule élégamment la fiancée méprisante.

Impitoyable avec elle-même, Zoyâ Pirzâd s'applique une stricte méthode d'écriture : tailler toujours davantage dans ses textes, jusqu'à ne dégager que la fine nervure du quotidien ; éliminer le spectaculaire et le manifeste, en travaillant sur l'implicite, l'ellipse, le non-dit. Cet art mineur fait la saveur délicate de ces fruits littéraires.

David Fontaine

● Traduit du persan (fran) par Christophe Balaÿ, 219 p., 18 €.

LE SOIR

Quotidien belge - Vendredi 26 juin 2009

nouvelles

Le goût âpre des kakis * *

ZOYÂ PIRZÂD

Quatrième livre de l'Iranienne Zoyâ Pirzâd traduit en français, mais deuxième pour elle (il est sorti en 1997), ce recueil réunit cinq nouvelles très réussies. Elles racontent, dans la petite musique propre à l'auteur, la vie des gens à Téhéran. Des femmes principalement. Mais devenues de brefs récits, elles ont pris de l'ampleur. Comme leurs héroïnes qui ne se contentent plus des travaux ménagers. Ici, les femmes travaillent, ne tiennent pas toujours bien leur maison. Elles rêvent aussi. De mariages mieux réussis. Ou de plus d'argent. Le dernier texte, qui donne son titre au recueil, vient comme un apaisement après les déchirements précédents. Une vieille dame y revoit sa vie et en transmet le flambeau à ses locataires. (L. C.)

traduit du persan (Iran) par Christophe Balay, Zulma, 222 p., 18 euros

Le Monde Des Livres

Hebdomadaire - vendredi 19 juin 2009

Des kakis en guise de chaînon manquant

On ne découvre les chaînons manquants que sur le tard. La chose est bien connue. Ils ne manqueraient pas, sinon. Dans l'œuvre de Zoyâ Pirzâd, *Le Goût âpre des kakis* est très clairement le chaînon qui permettra au lecteur français de faire le lien entre *Comme tous les après-midi* (Zulma, 2007), un recueil de textes courts, son premier livre, et *Un jour avant Pâques* (Zulma, 2008), son premier roman.

Le Goût âpre des kakis est en effet le deuxième titre de Zoyâ Pirzâd publié en Iran, en 1997, un ensemble de nouvelles plutôt

amples sans être toujours déliées, à mi-chemin entre la fragmentation radicale de son premier recueil et l'écriture romanesque qui fera son succès populaire.

Pourtant, la fragmentation est encore très présente ici, et l'apparente fluidité de la dernière nouvelle éponyme ne doit pas induire en erreur. L'éparpillement est l'une des représentations du temps chez Zoyâ Pirzâd : temps qui passe, temps passé, instantanés, cycles de la vie ou des saisons, périodes du couple. Le miracle de son écriture lumineuse tient d'ailleurs à ces effets de représentation.

Car pour coller au temps de ses personnages, la narration ne peut pas se permettre de rompre leur rythme naturel, la vérité du style est à ce prix. Auteur majeur de la littérature iranienne contemporaine, Zoyâ Pirzâd s'exporte bien, comme en témoignent ses nombreuses traductions (sauf en anglais, pour l'instant). À l'évidence, elle n'a que ce qu'elle mérite. *Le Goût âpre des kakis* en est une preuve supplémentaire. ■

N. C. A.

Le Goût âpre des kakis (Ta'm-e gas-e khor-malû), de Zoyâ Pirzâd, traduit du persan par Christophe Balaÿ, Zulma, 218 p., 18 €.

Hebdomadaire - jeudi 18 juin 2009

LE COUP DE CŒUR
DE FRÉDÉRIC VITOUX

Nouvelles de Téhéran



Une jeune femme à l'époux irascible devient experte dans l'art de nettoyer les taches de graisse ou de légumes sur tous les tissus. Une autre, brillante dans les affaires, se révèle une femme d'intérieur désinvolte et se résout à quitter son mari maniaque de la propreté. Et que dire de cette dame trop soigneuse face à un époux aussi indifférent que bohème ? Ou de ce vieil homme qu'une jeune et coquette épouse pousse à vendre son restaurant pour tenter l'aventure en Amérique ? Toutes ces histoires subtiles et minuscules, au réalisme acidulé, se déroulent à Téhéran. Avant la révolution khomeyniste sans doute et la montée de l'intégrisme. Zoyâ Pirzâd, qui s'est imposée comme l'un des meilleurs auteurs iraniens contemporains, parvient, en brèves notations, à faire vibrer ses décors et ses personnages. Il n'empêche qu'il suffirait de changer quelques accessoires pour se retrouver dans la France du XIX^e siècle ! Autant dire qu'elle sait atteindre d'emblée à l'universel. Chez elle, l'essentiel tient à ses portraits de femmes. A la malice désolée et indulgente ou à la légèreté aquarellée dont elle fait preuve pour épier les déceptions de leur vie amoureuse, les oppressions dont elles sont les victimes. A l'élégance aussi avec laquelle elle suggère la mélancolie du temps qui passe. Le fugace en somme. Ou l'éternel.

« Le Goût âpre des kakis », par Zoyâ Pirzâd, trad. du persan par Christophe Balaÿ, Zulma, 220 p., 18 euros.

LIRE:

Juin 2009

Les grilles du moucharabieh

Dans ces nouvelles, l'Iranienne Zoyâ Pirzâd dépeint le quotidien de femmes recluses.

Pour des raisons à la fois éditoriales et politiques, on connaît mal la littérature iranienne actuelle. Belle occasion d'en savoir plus en lisant Zoyâ Pirzâd. Traductrice d'*Alice au pays des merveilles* en persan, née en 1952 aux confins de l'Iran, à Abadan, elle a réinventé dans *Un jour avant Pâques* (traduit chez Zulma) ces lieux magiques où elle a passé son enfance. Mais elle est aussi une remarquable chroniqueuse du présent : dans ses deux autres livres publiés chez le même éditeur, *Comme tous les après-midi* et *On s'y fera*, elle mettait en scène des femmes aux prises avec une société passablement cadencée, dans le Téhéran d'aujourd'hui.

Ces femmes-là, on les retrouve au générique du *Goût âpre des kakis*, un recueil de nouvelles qui sont autant de tableaux du quotidien, avec ses rituels domestiques dans des huis clos conjugaux que Zoyâ Pirzâd dépeint par petites touches, en ethnographe de la vie ordinaire. Fragiles et secrètes, ses héroïnes sont souvent condamnées à jouer des rôles subalternes. Leurs époux les surveillent, n'aiment pas qu'elles s'émanent en quittant le foyer pour aller travailler, leur font des scènes si elles pendent mal leurs chemises dans les placards. Et pourtant il leur arrive de s'évader : derrière les persiennes, dans le silence de leur exil intérieur, elles brûlent d'imiter les Européennes, de partir en Amérique, d'échapper aux pesanteurs de la tradition patriarcale.

Pas d'intrigues spectaculaires dans les récits de Zoyâ Pirzâd, mais des gestes furtifs, des tremblements de tchadors, des rêves de délivrance qui se fauflent entre les murailles d'une nation immobile. L'Iranienne y ajoute un zeste d'ironie et parvient peu à peu à réenchâter les vies effacées de ses personnages, dans des décors délicats qui ont la grâce des miniatures persanes. A.C.

★★ *Le goût âpre des kakis (Ta'm-e gas-e khormâlu)* par Zoyâ Pirzâd, traduit du persan par Christophe Balay, 226 p., Zulma, 18 €



Zoyâ Pirzâd est une remarquable chroniqueuse du présent.

R. GUILLEARD

Hebdomadaire - vendredi 24 avril 2009

NOUVELLISTE ET ROMANCIÈRE, célèbre dans son pays, Zoyâ Pirzâd s'est imposée comme une grande voix de la littérature iranienne.

La grâce de Zoyâ Pirzâd

On se souvient de cette découverte-là, il y a deux ans. On se souvient être tombé sous le charme de ces nouvelles toutes simples, toutes claires. D'avoir été immédiatement conquis par la grâce de cette langue limpide et économe d'effets. Visible-ment, nous n'avons pas été les seuls. Découverte par Zulma par l'entremise du journaliste et écrivain Patrick de Sinyet et du traducteur Christophe Balaÿ, l'Iranienne Zoyâ Pirzâd a trouvé d'enthousiastes lecteurs français dès la parution en 2007 de *Comme tous les après-midi*, l'un des trois premiers recueils publiés en Iran en 1991, disponible dans quelques jours au Livre de poche. Et voilà donc un quatrième titre en librairie le 7 mai prochain.

Dans son pays, cette mère de deux garçons née en 1952 à Abadan, à l'extrême sud-ouest de l'Iran, près du golfe Persique et de la frontière irakienne, d'un père russe et d'une mère arménienne, est une auteure très connue, largement reconnue. *Le goût âpre des kakis*, recueil de cinq nouvelles paru pour la première fois en 1997, a notamment remporté le 20^e grand prix de Littérature narrative. Précision et concision, douceur et nervosité, ironie légère, l'œuvre de Pirzâd est un travail d'écriture aux petits points, une littérature qui tire sa densité de presque rien, esquissant par touches, détails, un Iran contemporain, loin des images occidentales d'un Orient fanatique et intolérant. Un Iran au féminin pluriel. « *La langue de Pirzâd est un persan simple et quotidien, une langue très équilibrée. Sa voix s'entend clairement dans le concert des voix féminines de la prose persane contemporaine* », note son traducteur qui observe par ailleurs, dans un texte consacré à la stylistique de l'écrivaine, consultable sur le site de Zulma, comment Zoyâ Pirzâd s'est à ses débuts inscrite dans la tradition persane du récit court. Et à quel point ses livres, malgré leur « structure fragmentaire », forment un ensemble d'une remarquable cohérence. Il est vrai qu'elle maîtrise la forme brève à la perfection : « *Construire un monde en deux ou trois pages, un bloc autonome dont l'intensité vivante est*

suffisamment forte pour que le lecteur en ressent toute la réalité, implique de mener une sorte de travail d'orfèvrerie », a-t-elle commenté dans un entretien. Effectivement. Avec le temps, les nouvelles, au départ très courtes, ont pris de l'ampleur. *Un jour avant Pâques* (Zulma, 2008), situé dans la communauté arménienne près de la mer Caspienne où cohabitent chrétiens et musulmans, se présente sous la forme de trois récits imbriqués même si l'écrivaine considère, elle, que ce livre est un roman. Mais le titre qui, en réalité, a véritablement marqué son passage à la forme romanesque, *C'est moi qui éteins les lumières*, sorti en 2001 en Iran et couronné de nombreux prix, est encore inédit en français mais en cours de traduction. Commentaires de l'écrivaine sur la nouvelle direction de son écriture : « *C'est comme passer du dessin à la mine, à la peinture sur toile en couleurs. C'est très difficile. Il y a tant de choses à savoir.* » Zulma a préféré sortir d'abord le deuxième roman dans l'ordre chronologique, *On s'y fera* (Le Livre de poche, 2008), portrait d'Arezou, quadragénaire de Téhéran, une femme divorcée, directrice d'une agence immobilière, prise entre sa mère, sa fille étudiante et un nouvel amoureux, marchand de serrures ! Une citadine d'aujourd'hui qui tente de composer au mieux avec les nombreuses contraintes de son quotidien.

Dimension universelle. Traductrice d'*Alice au pays des merveilles* et de poèmes japonais, Zoyâ Pirzâd s'attache au rythme souterrain des jours, aux apparences modestes des vies. Ses nouvelles avancent paisiblement. « *Quelques événements vinrent troubler le calme ordinaire de la maison* », lit-on dans *Le goût âpre des kakis*. Avec ce paradoxe de décrire de façon documentée, réaliste, un mode de vie très local (les rituels domestiques de la préparation des repas notamment), des spécificités culturelles voire communautaires, tout en donnant une dimension universelle à ses histoires qui parlent des relations entre les hommes et les femmes, de la vie de couple, des conflits entre les générations, tels qu'ils se vivent en Iran... ou

Précision et concision, douceur et nervosité, ironie légère, l'œuvre de Pirzâd est un travail d'écriture aux petits points, une littérature esquissant par touches, détails, un Iran contemporain.

n'importe où ailleurs. L'espace, des lieux pourtant assez clos, des maisons qui sont des protagonistes à part entière, est troué de fenêtres à la fois réelles et métaphoriques, ouvertes sur un monde vaste, large comme l'imaginaire. On ne peut qu'être frappé par la liberté

de parole des personnages, en particulier féminins, cette liberté d'être, cette forme de légèreté, qui se fraie un chemin au milieu des pressions de la société, des contradictions, des tensions complexes entre la modernité et la tradition. Ainsi croise-t-on dans la même nouvelle – « *L'appartement* » – une femme active à qui son mari reproche de ne pas être une ménagère accomplie, de boire du thé réchauffé et de mal tenir sa maison. Et une autre qui s'échine en vain à voir reconnaître ses talents de parfaite femme d'intérieur par un mari qui a fait des études aux États-Unis.

Zoyâ Pirzâd est une artiste du temps, sensible aux cycles immuables qui font fleurer chaque année les arbres des cours et mûrir les kakis. En une phrase, elle sait faire s'écouler une vie entière. **VÉRONIQUE ROSSIGNOL**

Le goût âpre des kakis, Zoyâ Pirzâd, Zulma, traduction du persan (Iran) par Christophe Balaÿ, 224 p., 18 euros, 978-2-34304-480-9, mise en vente le 7 mai.